N° 1698. — 5e Année — CINQ CENTIMES — Mardi 6 Juin 1893

RÉDACTION & ADMINISTRATION : ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 23 — TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS..... 0 fr. 75 —
LOCALES..... 1 fr. 00 —
Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et PARIS, l'Agence Havas, place de la Bourse, 10

TÉLÉPHONE

LILLE-NORD

Election au Conseil Général du 18 Juin 1893

Candidat républicain progressiste

A. RIGAUT

Conseiller sortant

L'élection du canton Nord

On lit dans le *Progrès du Nord* :

Les électeurs du canton Nord de Lille sont convoqués de nouveau, le 18 juin prochain, pour élire leur représentant au Conseil général.

On sait dans quelles conditions se présente cette élection.

Le canton-Nord avait élu conseiller général, le 7 août dernier, notre ami M. Rigaut, par 275 voix de majorité sur son concurrent réactionnaire M. Émile Scrive.

Or, il s'est trouvé que M. Scrive, après avoir en recours, pendant la lutte, aux pratiques les plus scandaleuses et aux manœuvres les plus odieuses, a eu l'audace de poursuivre M. Rigaut pour une affiche où il était quelque peu pris à partie, et de déférer son élection au Conseil d'Etat en en demandant l'annulation.

Il s'est trouvé que la section contentieuse du Conseil d'Etat, acceptant avec une déplorable facilité les accusations intéressées de M. Scrive, a prononcé la nullité du scrutin du 7 août, et invalidé M. Rigaut.

Et c'est pourquoi les électeurs sont de nouveau convoqués, à l'effet d'élire, une seconde fois, leur conseiller général.

Nous avons dit, en son temps, ce que nous pensions de la décision du Conseil d'Etat.

Tous les électeurs du canton Nord, tous les citoyens impartiaux et de bonne foi, savent que si jamais une élection a été viciée par les manœuvres ou par la fraude, ce n'a pas été celle de M. Rigaut, le 7 août dernier.

Tous savent, au contraire, que les républicains ont lutté avec une loyauté et une franchise que n'ont pas toujours montrées leurs adversaires. Et si le mot de corruption pouvait être prononcé, à propos de ce scrutin, si l'on pouvait incriminer l'exagération de certains frais dit électoraux et le caractère critiquable de certaines dépenses, ce n'est point contre nous et nos amis que le grief pourrait être formulé.

L'arrêt du Conseil d'Etat a causé parmi tous les électeurs du canton un sentiment de surprise extrême et provoqué un vif mouvement de protestation.

L'injure n'a pas seulement été ressentie par l'honorable M. Rigaut ; elle a atteint gravement tous les républicains qui lui avaient accordé leurs suffrages dans la plénitude de leur indépendance, et tous les citoyens du canton-Nord qui le considéraient comme leur conseiller général, régulièrement et librement élu.

Et il n'y eut alors qu'un cri dans tout le canton, et parmi tous les républicains : c'est que la seule réponse à faire à cet arrêt inique, était de renvoyer M. Rigaut au Conseil général.

C'est qu'aux chants de triomphe de M. Scrive et de ses amis de la presse cléricale, il fallait répondre par une nouvelle victoire républicaine.

C'est que tous les républicains avaient le devoir, en cette circonstance, de faire abstraction de toutes questions de nuances, et de toutes préférences personnelles; qu'ils devaient se grouper autour de leur élu du 7 août, injustement invalidé, et marcher avec lui au scrutin aux cris de : vive la République!

M. Rigaut, vivement affecté et offensé du déni de la justice dont il a été l'objet, avait d'abord décidé de renoncer à toute nouvelle candidature.

Mais il a dû finalement céder devant les démarches pressantes qui ont été faites auprès de lui par les représentants du parti républicain progressiste tout entier.

Dans la lutte qui s'engage, il importait essentiellement que notre drapeau fût placé dans les mêmes mains qui, il y a dix mois, l'avaient conduit à la victoire.

C'est sur le nom de M. Rigaut que les républicains ont été offensés par la décision du Conseil d'Etat ; c'est avec son nom que nous relevons l'offense, et c'est sur son nom que nous formulerons, le 18 juin, une énergique et éclatante protestation.

M. Rigaut ne pouvait, dans ces conditions, décliner le nouvel appel qui était adressé à son dévouement républicain.

En fidèle serviteur de la démocratie, en soldat discipliné de la grande armée républicaine, il a accepté de nouveau le poste de combat auquel le place la confiance de son parti.

Et c'est lui qui tiendra, une fois de plus, notre drapeau dans le scrutin du 18 juin.

Aux républicains du canton-Nord de le rallier et de le suivre !

Pour eux, comme pour nous, M. Rigaut est resté moralement le conseiller général du canton.

Il importe qu'il le soit effectivement dans quinze jours, et que la nouvelle investiture qu'on lui impose lui soit décernée par un plus grand nombre de suffrages encore que le 7 août 1892.

Le suffrage universel avait choisi son élu a cette date. Nous sommes assurés qu'il ne se déjugera pas.

LE PROGRÈS DU NORD.

***

Dans son assemblée générale d'hier, 4 juin, la Fédération centrale républicaine a adopté à l'unanimité la candidature de M. Rigaut, pour l'élection du 18 juin, dans le canton-Nord de Lille.

La Fédération a décidé qu'au second tour de scrutin, elle se rallierait à celui des candidats républicains qui aurait obtenu la majorité sur son concurrent. Elle demandera aux divers Comités d'adhérer à ce principe de discipline républicaine.

Chronique de la Semaine

Au sujet des neuf millions et demi de gens tués à la gloire de Dieu, pendant une série de quelques siècles, la *Croix du Nord* ne veut pas accepter les chiffres précis que nous lui avons fournis. La bonne gazette ergote sur les causes qui déterminèrent les guerres des croisades et les multiples massacres ayant le clergé catholique pour inspirateur.

Nous voulons bien admettre que les ecclésiastiques de notre époque sont un peu moins sanguinaires que ceux des siècles passés. Il y a des fantaisies qu'on ne peut se permettre que dans certaines circonstances et actuellement, les membres du saint tribunal de l'inquisition risqueraient fort d'aller s'échouer sur les bancs de la cour d'assises comme de vulgaires bandits qu'ils ont eux saints égorgeurs, mais l'histoire se prête mal aux explications atténuées. Elle affirme brutalement les faits. Elle en indique les raisons primordiales et tous les casuistes de l'univers n'empêcheront pas la Saint-Barthélemy d'être le plus honteux, le plus lâche des crimes commis par les catholiques sous l'influence hautement affirmée du clergé.

Nous n'avons pas revendiqué le chiffre énorme cité par nous des gens assassinés au nom de la Sainte-Eglise.

Nous en laissons la responsabilité à Voltaire et nous ajoutons que ce dernier n'a en qu'une simple édition à faire pour mentionner numériquement le résultat du fanatisme à travers les siècles.

Le père Loriquet nous expliquerait peut-être que les massacres d'infidèles et les hécatombes de protestants n'ont jamais existé. Il nous dirait sans doute que les seules victimes de la religion ont été les martyrs, mais l'histoire selon le père Loriquet a tout juste aujourd'hui aux yeux des gens sensés, la valeur histor que des contes de la mère l'Oie ou de ceux de Galand réunis sous la rubrique *Les mille et une nuits*.

A la fantaisie, l'histoire oppose la fait inexorable et c'est l'histoire qui nous apprend que la religion catholique aux mains d'un clergé rapace, insatiable et sans pitié, a surtout été jusqu'alors un instrument de spéculation, une machine commerciale dont le fonctionnement a brisé plus d'hommes qu'il n'a jamais sauvé d'âmes, a répandu plus de gouttes de sang qu'il n'a entassé d'écus.

Ce n'est pas à la religion que nous nous en prenons. La religion est, en réalité un traité de morale qui pourrait avoir son utilité par l'influence exercée sur les esprits simples ayant besoin d'une direction intellectuelle pour se conduire dans la vie.

Mais la réunion et certains prêtres n'ont trop souvent de points de rapprochement qu'en apparence.

Nous nous en prenons au clergé parce qu'il fausse l'esprit même de la religion qu'il prétend enseigner, parce qu'il fait d'une chose devant s'exercer exclusivement dans le domaine psychologique, une arme de guerre au service des appétits les moins avouables, au service des ambitions les moins excusables.

Nous ne sommes ni religieux, ni anti-religieux. Nous avons simplement l'horreur du clergé exploiteur, hypocrite, spéculateur et parfois criminel. Nous tenons en mépris l'homme qui, sous le prétexte d'exercer un sacerdoce, fait de l'église un comptoir et vend, contre espèces sonnantes et positives, des choses illusoires et problématiques.

Du jour où la conscription suprême d'un au-delà et d'une justice future sont devenues des marchandises tarifées ; du jour où on a pu racheter ses péchés, ses mauvaises actions, ses crimes, avec de la monnaie d'or ou d'argent, de ce jour-là on a pu aussi, sans dire que les prêtres qui se livraient à de pareilles manœuvres mentaient à leur mission et n'étaient que d'hypocrites exploiteurs.

Voilà pourquoi nous bataillons contre la sainte cohorte et pourquoi nous nous efforçons d'ouvrir les yeux aux naïfs qu'elle met en coupe réglée.

Quand la *Croix du Nord* nous montrera-t-il s'en trouve peut-être — un prêtre, pauvre, doux, serviable à son prochain, mettant en pratique les préceptes qu'il prêche, toujours prêt à pardonner, toujours prêt à bénir, parlant du paradis sans jamais menacer des tourments de l'enfer la pauvre espèce humaine qui trébuche par nature à chacun des nombreux cailloux qui jonchent le chemin de la vie, quand la *Croix du Nord* nous montrera ce prêtre là, notre critique se tairait devant sa soutane rapiécée et nous aurons le respect de ce convaincu.

Mais un prêtre de ce genre est une sorte de merle blanc difficile à rencontrer et pour un curé de ce modèle, combien de grasses chanoines cantonnant au latrin avec des panses rebondies, avec des voix parfumées au délicat vin de Bordeaux ou au joyeux bourgogne.

Combien d'évêques faisant journellement des repas dont le prix suffirait à nourrir plusieurs familles de pauvres diables, combien de prélats se prélassant en calèche à huit ressorts après avoir prêché le renoncement aux richesses et aux vanités de ce monde.

Ceux-là oublient le Jésus né dans une étable, ils oublient le prophète errant par les chemins et ne s'arrêtant volontiers que sous les toits abritant les misères.

Ils crèvent de pléthore, pendant que d'autres crèvent de faim.

Et vous voulez que nous nous taisons devant ce spectacle. Vous voulez que nous estimions ce clergé menteur, cette bande de repus qui pourtant ne songe en tous temps qu'à se ruer à la curée, qui ne parle religion et morale que pour avoir le droit de faire la quête?

Allons donc! Partout où l'imposture se dresse, nous avons le droit de la dénoncer, partout où l'hypocrisie se montre, nous avons le devoir de la flétrir.

Et voilà pourquoi, messieurs de la *Croix du Nord*, tout en respectant les convictions de tous, tout en laissant la religion de côté, nous sommes si résolument anti-cléricaux, car nous ne confondons pas plus la morale chrétienne avec les agissements de l'Eglise, que nous ne confondons la croyance en Dieu avec la croyance en ces prêtres.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

Les Affaires de Siam

M. Delcassé vient de recevoir de M. de Lanessan la dépêche suivante :

Do-Son, 3 juin 1893. — Le 29 mai le poste de Cam-Mon a été évacué par les Siamois après sommation du résident Lunz.

Les Siamois sont reconduits au Mekong.

Le poste de Cam-Mon était le plus important de ceux où les Siamois s'étaient installés dans l'Annam septentrional.

Stung-Treng et Khône sont maintenant très solidement occupés.

Je fais procéder demain au moins à la levée de nouvelles milices cambodgiennes.

Au Dahomey

Bordeaux, 4 juin 1893. — La *ville de Marseille*, venant de la côte ouest-africaine, apporte quelques nouvelles du Dahomey. L'ordre du général Dodds, daté du 6 avril, décide que la province d'Aïada est distraite du commandement de la région d'Ouidah et est constituée de façon autonome sous le nom de cercle d'Aïada.

Un autre ordre du général Dodds a infligé 60 jours de prison au nommé Pédo, tirailleur soudanais, pour avoir, aux portes d'Ouidah, exiroqué différents objets aux passants. Le nommé Maka, tirailleur de 2e classe, a été remis tirailleur de 2e classe, pour s'être rendu coupable d'un attentat à la pudeur, commis sur une femme indigène.

Le chef de bataillon Ohmitelin, commandant du cercle d'Abada, a été nommé commandant de la région d'Abodo.

Parole gouvernementale

Besançon, 4 juin. — Au banquet qui a suivi la distribution des récompenses, M. Viette a dit : « Les élections prochaines affirmeront le triomphe le plus éclatant qu'ait jamais remporté un gouvernement. Ce sera la victoire, sans fraude ni sans pression, car aujourd'hui qui dit France, dit République. »

Perquisition dans une banque

Paris, 14 juin. — Par ordonnance de M. Couturier, juge d'instruction, M. Guenin, commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin a fait, hier dans la journée, une perquisition dans les bureaux de la maison de coulisse H. L. et Cie, sis rue des Petits-Champs.

Cette perquisition a été faite à la suite de l'interrogatoire du nommé Mazure, employé intéressé de la dite maison, et qui avait été arrêté le 26 mai dernier pour escroquerie de 43,000 francs de titres commis au préjudice de M. G..., ancien négociant à Paris, actuellement domicilié à Constantinople.

Le magistrat a saisi toutes les pièces de comptabilé, qui établissent clairement que Mazure a vendu les titres appartenant à M. Goé et qu'il en avait retiré un grand bénéfice.

Mazure sera poursuivi pour escroqueries.

Un discours de M. Constans

Toulouse, 4 juin. — M. Constans a prononcé ce soir son discours-programme au cercle républicain. M. Constans remercie ses amis de l'accueil qu'ils lui font; il déclare qu'on s'occupe beaucoup trop de lui en ce moment.

« Vous entendiez récemment, dit-il, une parole autorisée, pleine de convict on et de confiance, celle de M. le président du conseil. Il est hélas! plus d'un point sur lequel je regrette de n'être pas d'accord avec lui; mais, comme lui je pense que les prochaines élections seront républicaines. Elles seront majorées presqu'unanimement républicaines ».

M. Constans dit qu'il n'insiste pas sur les passages du discours de M. Dupuy à son adresse. « La conquête est finie, dit-il, l'organisation commence. »

L'orateur pense que la concentration s'expliquait autrefois quand tous les peuples républicains devaient lutter encore, vu que le mot République était le seul programme. « Après la victoire, nous pouvons employer nos deux bras à l'œuvre d'organisation nationale. »

M. Constans dit que le principal point de son programme serait le respect de la liberté.

M. Constans s'explique alors au sujet des catholiques : « Nous suivrons, dit-il, les catholiques sur leur nouveau terrain; car nous n'avons aucun intérêt à entretenir la division au sein des enfants de la Patrie. Mais il ne faut pas revenir en arrière et on ne doit porter une atteinte à l'ensemble des lois démocratiques ou ne portant aucune atteinte ni à notre patrimoine républicain, ni à la liberté des citoyens, nous préviendrons les luttes qui gênent qui avaient semblé déjà commencer avec les luttes des races. »

Pour M. Constans, il faut qu'un gouvernement maintienne l'ordre, car le premier résultat de l'ordre est la paix sociale, qui s'obtiendra par la tolérance pour les idées.

Faits divers Télégraphiques

(De nos correspondants spéciaux)

ACCIDENT AU COMMANDANT SERVAN

— Nantes, 4 juin. — Le commandant Servan, dont le duel avec le capitaine allemand Cletsch a fait tant de bruit dernièrement, vient d'être victime d'un fâcheux accident.

Se promenant près de la gare de Pornichet, il a trébuché si malheureusement sur des matériaux placés dans le cour qu'il s'est fracturé une jambe en trois endroits.

D'après l'*Union Bretonne*, le commandant aurait été victime d'une agression.

LES SALONS

VII

Au Champ de Mars

Je prie mes lecteurs de m'excuser si j'ai le tort passer quelquefois de mode mon précédent article. Une indisposition est la cause de ce retard. Au reste, je tire sur la fin de mon étude. Il me reste cependant encore à examiner quelques envois avant de dire tout le bien que je pense des artistes du Nord, qui sont nombreux toujours et tiennent une très large place.

Je m'en voudrais beaucoup, par exemple, de n'avoir point parlé des envois de M. Bicot, un peintre de très grand talent dont l'inspiration est des plus variées. Sa *Mélée*, où l'on voit aux prises marins français et soldats allemands, est superbe de fougue et de vigueur, tandis que sous cette autre toile, *Derniers rayons*, on trouve la caresse d'un pinceau délicat et souple.

J'ai toujours dit beaucoup de bien de M. Picard estimant infiniment l'original valeur de cet artiste. Je lui reprocherai aujourd'hui de ne pas, comme M. Binet, var er ses effets et ses sujets. Mais la valeur intrinsèque de ses tableaux reste la même.

Encore une œuvre d'une belle simplicité et d'une facture serrée, les *Vieux Souvenirs*, et c'est encore à un étranger, M. Franck Brangwyn, que nous la devons. Comme ce mélancolique rayon de lumière qui éclaire la calme scène est vu d'un regard pénétrant et rendu avec justesse !

Le lumière de M. Montenard est tout autre. Ici, c'est le plein soleil du midi, avec ses rayons crus sur le sol échauffé. M. Montenard a, dans sa brillante palette, une singulière puissance d'évocation. La *Vue de Capri*, de M. Anthouisseu, est également intéressante, ainsi que les envois de MM. Boudin et Lebrun qui s'inspirent, eux aussi des magiques aspects de la nature du midi.

Dans les bois de M. Medrig, au contraire, nous trouvons épandue toute la tristesse des ciels brumeux de la Hollande. M. Mesdag fait parfois songer à Ruysdael. Voici un bon morceau de M. Henry Stuppen, la *Méditation* et une plate allégorie de M. Gustave Courtois. L'*Enterrement*, de M. Haborg, est l'œuvre d'un peintre sans envolée, mais consciencieux. Il y a plus de fantaisie chez M. Zora et beaucoup d'habileté de main.

Il y en a trop chez M. Sidney qui pèche médiocrement. Mais j'ai des éloges à adresser à M. Bérran, qui se montre cette année très en progrès. Sa *Messe matinale, Avrelet* comptent parmi les plus intéressants morceaux de l'exposition. Il y a là beaucoup d'observations et de très belles qualités d'exécution. M. Barran est en bonne voie.

Les portraits de M. Blanche sont attirants, mais on y sent trop encore l'influence des vieux maîtres anglais, de Gainsborough surtout. La personnalité de M. Blanche qui n'a plus rien à acquérir au point de vue métier ne a est pas dégagée encore.

Ce n'est pas comme celle de M. Frapps, qui l'est trop ! La *Manu*, de M. J.-J. Rousseau, n'est pas sans mérite et le prise fort le talent de M. Jimenès dont l'*Idylle*, sans être une œuvre parfaite, a de la fraîcheur.

Beaucoup de mouvement dans les études de M. Friant et de Mlle Breslau, avec cette différence que le premier a une forte éducation artistique qui manque à la seconde. On regarde beaucoup les toiles de M. Meunier et elles sont bonnes à regarder. M. Eliot, à son ordinaire, détonne ceux qui s'arrêtent devant ses tableaux. Ce n'est pas, certes, qu'il manque de talent, mais il semble toujours préoccupé d'une gageure.

Il convient d'examiner longuement les portraits du maître Desbouttin. On trouve une fermeté d'accent, une loyauté artistique, une recherche du style bien rares aujourd'hui. Il y a là une tête de femme et une tête de petite fille d'un précieux rendu et sévérité de lignes absolument remarquables.

Le peintre de la marine, Louis Dumoulin trouve moyen de faire de l'art vrai avec des commandes officielles. Voilà qui n'est pas ordinaire et prouve le mérite de Partheni dont le pinceau est singulièrement vibrant parfois.

A signaler encore M. Charles Cottrir avec ses *Fétiboucs*, M. Dambourgier avec ses *Cameles de Sidi Hallet*, M. Grasset, qui sait peindre, mais qui a trop d'esprit, MM. Lebermann, Dunnet et M. Eshin D'Olmes, dont le dessin surtout est recommandable.

Les paysages de M. Le Camus sont d'une exquise notation; le *Parc* de M. Vernette, d'un beau caractère, avec d'heureuses apportions de lum ère et de l'ombre.

Enfin, je citerai encore MM. Dagnan dont les horizons sont pleins d'air; Rosset qui fait des tours de force de perspective; Gallian,

---

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 47

VIVIANE

DEUXIÈME PARTIE

Il était ambitieux pour son fils et Gilbert justifiait déjà son ambition par son ardeur au travail, par son intelligence.

— Quelle que soit la carrière qu'il choisisse dit-il à sa femme, notre cher fils arrivera très haut. Je ne veux pas gêner son avenir par ma situation.

Situation qui n'avait rien de déshonorant, mais qui serait certainement une gêne pour Gilbert, parce qu'il est impossible de vaincre les préjugés, surtout ceux qui sont basés sur la vanité.

— Je ne veux pas que mon fils souffre de cette situation.

M. Morel essaya de changer de carrière, d'entreprendre autre chose, affirmer qu'il ne pas de journée sans ajouter son misérable « cachet » au cachet de la veille, et transporté d'une divine joie, chaque fois qu'il pouvait adresser quelques billets de mille francs à son banquier.

Ses dernières années avaient produit de beaux résultats : le nom de Morelli était également devenu célèbre.

Il avait reçu à l'étranger des invitations de France : il les avait impitoyablement refusées. Et il avait fallu le hasard de sa rencontre avec la baronne de Kernizan pour qu'il consentît à donner une séance à la ville des Ambassades.

Il avait connu la baronne en Italie.

Se trouvant un peu souffrant à son retour d'Italie, il s'était arrêté à Nice pour se reposer un ou deux jours et pour se débarrasser de son matériel de prestidigitateur ; et, apprenant que l'escadre de la Méditerranée, c'est-à-dire l'escadre de son fils, manœuvrait dans la rade Juan, il avait décidé de l'y voir.

Il avait décliné d'abord l'invitation de Mme de Kernizan; puis il s'était laissé séduire par la perspective d'une bonne petite somme qui servirait d'argent de poche à son fils durant son congé.

Il avait fait l'aller et retour, quand il avait appris que la villa des Anémones appartenait à la famille de Montmoran; mais cela n'aurait pas empêché de passer quelques jours à Nice, si Gilbert ne l'avait prévenu qu'il serait obligé de rejoindre son escadre.

Et la fatale représentation, dont il ignorait encore les conséquences, avait eu lieu.

Le baronnin, le père et la fille arrivaient à Paris. Prévenus par dépêche, Mme Morel les attendait à la gare; et elle était si pleinement heureuse que Gilbert éprouva encore une douce satisfaction du sacrifice qu'il accomplissait. Il ne troublerait certes pas le bonheur de ses parents...

Et, le soir, quand il fut seul dans sa chambre, après quelques minutes de faiblesse, il se prépara à écrire à Viviane, pour lui expliquer sa conduite.

Il deux cent mille; cela nous suffira, bien Ma s qu'as-tu donc? Est-ce que ce que je fais pour Gilbert te déplaît?

— Ah! il s'agit bien d'argent, mon pauvre ami! s'écria Mme Morel.

Cette joie de son mari lui faisait mal, et puis elle n'avait plus le courage de garder le secret de sa cruelle découverte.

Elle prononça avec un sanglot :

— Oui, mon ami, je pleurais tout à l'heure.

— Gilbert a quelque chagrin ?

Il sentait bien que sa femme ne pouvait souffrir que d'un chagrin de son fils.

— Parle, femme! Que t'a-t-il dit? Les enfants sont plus coulants avec les mères.

— Il ne m'a rien dit; j'ai compris, voilà tout, quand il est rentré hier matin : sa douleur se traduisait sur son visage.

— Mon Dieu! murmura M. Morel en se tordant les mains; au moment où nous pouvions être si heureux!

Sa femme murmurait tristement :

— Devant moi, pour devant toi, Gilbert sera gai, souriant; il surgira son secret au moment où il ne pouvait s'indiquer que l'exam nais de derrière ses rideaux. Observe-le, tout à l'heure, au déjeuner, et tu la reprendras compte comme moi que sa gaieté est factice, qu'il nous trompe pour ne pas nous faire partager sa tristesse... Hier, quand il m'a donné le baiser du soir, j'ai senti qu'il avait la fièvre... Et il n'a pas dormi de la nuit.

M. Morel dit lentement :

— En effet, j'ai remarqué ce matin qu'il avait les traits fatigués...

Mme Morel continuait :

— Avant de se coucher, il a écrit des lettres, qu'il déchirait aussitôt... C'est mal d'opposer son fils, mais que ne ferait pas une mère pour découvrir ce qui torture son enfant?... Ce matin, j'ai vu les cendres de ces lettres dans la cheminée, il a avait brûlé...

Elle se plaça alors près de la fenêtre :

— Tiens! Le voilà qui arrive... Regarde!

M. Morel se plaça près de sa femme.

Gilbert sortait du pavillon, les yeux fixés à terre, s'appuyant réellement sur sa canne; et, par moments, sa poitrine était soulevée comme par des restes de sanglots.

Quelque minutes après, quand il entra dans l'appartement, ce n'était plus le même homme. Joyeux, enhébiant, il embrassa dix fois son père et sa mère, et, pendant la délicieuse promenade qu'il venait de faire dans les petites allées du bois.

— Ah! il faisant bon, affirmait-il, et j'étais bien heureux de me trouver ici à Paris.

Le contraste était si pénible, la fièvre se devinait si bien dans les yeux de Gilbert, dans sa voix non pas sèche, dans ses mains moites que M. Morel et sa femme durent se retirer dans leur chambre pour ne pas trahir leur déplorable émotion.

— A propos, ma chère, voici une lettre pour toi, je l'ai prise en passant.

Gilbert les suivait dans leur chambre.

M. Morel tressaillit :

— Ah! oui, je sais ce que c'est, donne. Je vais répondre tout de suite.

— Je vous laisse.

M. et Mme Morel tombèrent, plutôt qu'ils ne s'assirent, auprès l'un de l'autre, sur un canapé. Et M. Morel tournait machinalement cette lettre, dont il ignorait absolument la provenance et qui lui avait servi de prétexte pour renvoyer son fils.

— Eh bien? prononça à mi-voix Mme Morel.

— Eh bien, tu avais raison, femme. Ne brusquons rien; consolons-le sans avoir l'air de le savoir malheureux... Il finira peut-être par nous dire !...

— Non, il aura le courage de nous jouer cette horrible comédie pour que notre bonheur à nous de soit pas troublé...

Cependant, M. Morel avait ouvert sa lettre et tressaillit.

— Tiens, femme.

Et il lut ensemble :

« *Confidentiel.*

« M. le Ministre de la Marine prie M. Paul Morel de passer à son cabinet, dès possible à son cabinet. Il lui recommande essentiellement de ne pas parler de cet avis au lieutenant Gilbert Morel. »

— Quelque ennui dans son abominable métier de marin! murmura Mme Morel.

M. Morel secoua la tête :

— Il cons e au contraire, qu'il n'avait reçu que des félicitations de tous ses chefs.

— Tu as raison : il y a autre chose!

— Et quelque chose de grave, évidemment si M. Morel, dont le sang-froid. On l'adresse à moi... Un peut-être découvert qui l'effraie.

— Dieu! si cela était!... Ta vie tout entière d'abnégation, de sacrifices et de joie fait répétée, n'aurait donc servi à rien?... Ah! mon pauvre ami!

Mme Morel embrassa très tendrement son mari.

Il dit avec fermeté :

— Courage, chère femme ; nous ne serons plus du moins, traités par l'ancien ladie, puisque nous allons connaître la cause de ce grand chagrin ; ce ne sera rien que pour cela que le ministre nous fait appeler.

Et en moment, Gilbert frappa à coups redoublés sur la porte de la chambre.

— Eh bien? On se déjeune donc pas? demanda-t-il joyeusement.

M. Morel et sa femme parvinrent à se dominer ; Gilbert aimait le repas de sa gaieté, trop folle, trop exubérante pour être vraie.

(*A suivre*) PIERRE SALES.